

## *Jour 1*

La borne blanche posée sur le bord de la chaussée semblait me narguer et se moquer de mon imposante berline Audi S8 et ses quatre cent cinquante chevaux. « Route Claude-Bonnier, chemin de la liberté », lus-je en esquissant un sourire d'amertume.

– Pas vraiment excitante la liberté à quarante kilomètres heure coincé entre deux camions, murmurai-je en regardant, désespéré, loin devant, le tracteur qui conduisait la longue file de véhicules.

Parti quelques heures plus tôt de Lyon, j'avais pu apprécier toute l'efficacité de ma voiture de prêt sur les quelques quatre cent cinquante kilomètres d'autoroute qui m'avaient permis de rallier Limoges, essentiellement grâce au nouveau tronçon reliant Clermont-Ferrand à la capitale du Limousin. Mon client m'avait offert le nécessaire pour que j'arrive à Saintes dans les plus brefs délais. Outre la voiture surpuissante, on avait mis à ma disposition un détecteur habituellement réservé à des usages militaires, capable de balayer sur plus de deux kilomètres et de déceler tous les types de radars utilisés par la gendarmerie.

Depuis Limoges, la nationale n'était qu'une succession de petites villes engorgées de poids lourds et d'engins agricoles imposant leur vitesse.

– Je crois que ce n'est pas aujourd'hui encore qu'on va se séparer, susurrai-je langoureusement au paquet de cigarettes posé sur le tableau de bord. Demain, promis j'arrête...

J'allumai voluptueusement une cigarette, ouvris ma fenêtre et insérai un compact disque dans le système haute fidélité de la voiture.

Avant même que ne démarre la musique, le poste fut éteint automatiquement par le téléphone de bord.

– Êtes-vous arrivé ? demanda la voix sèche de celui qui m'avait engagé la veille.

– Pas encore monsieur. J'y serai d'ici une demi-heure, peut-être moins si la circulation se fluidifie, répondis-je.

Peut-être plus si je craque et si je m'arrête chez un de ces producteurs de pineau qui me font de l'œil le long de la route, songai-je.

– Appelez-moi en arrivant, ordonna la voix avant de raccrocher.

Alors que la musique déferlait dans l'habitacle, une minuscule portion de route à deux voies s'offrit à moi. D'une simple pression du pied, je fis bondir le missile germanique et dépassai allègrement deux camions afin de venir me coller derrière deux autres. Des Français de tous les départements, des étrangers de tous les pays, j'avais l'impression que cette maudite nationale 141 était la seule route disponible pour desservir l'Ouest.

Tandis que la voix de David Bowie emplissait l'habitacle et que les basses faisaient vibrer mes vertèbres, je songeais que malgré son prestige je n'aimais pas cette voiture. Trop ouatée, trop luxueuse. J'avais l'impression que plusieurs générations de Teutons me reprochaient d'écouter du rock and roll dans ce vaisseau plus destiné à Wagner qu'à Ziggy Stardust.

J'aimais les voitures qu'on pouvait conduire à l'oreille, les Italiennes qui ronronnaient et hurlaient sauvagement quand on les sollicitait, les Américaines à la voix rauque, les Japonaises qui feulaient de leur turbo strident. Des voitures dans lesquelles on pouvait écouter hurler les guitares électriques sans culpabiliser !

Une fois passé Cognac, la route se libéra. Plus un seul camion en vue, à croire que tous les transporteurs d'Europe avaient décidé de stocker de la liqueur avant une éventuelle prochaine prohibition.

Roulant vers mon but, je sentis une certaine sérénité m'envahir. Cet horizon plat si éloigné de ma région alpestre possédait malgré tout un côté apaisant grâce à ses vignes qui me rappelaient celles de la vallée du Rhône. Surtout, on s'approchait de l'océan, seul paysage capable de rivaliser avec la montagne dans mon cœur.

J'étais déjà venu une fois à Saintes, en touriste, une quinzaine d'années auparavant. J'y avais séjourné quelques semaines, le temps de découvrir la cité et ses environs. J'en gardais le souvenir d'une petite ville paisible et reposante, remplie d'his-

toire, de patrimoine et de richesses culturelles. C'était d'ailleurs pour ce patrimoine que la fille de mon client était venue se faire assassiner ici quelques semaines plus tôt...

Je m'appelle Aristide Ferguson, j'ai trente-huit ans, je suis disponible pour les filles, blond, les yeux bleus, je mesure un mètre quatre-vingt-huit pour une petite centaine de kilos, moitié muscle moitié bière, une assez bonne proportion, je trouve.

Je suis enquêteur privé. Oubliez tous les clichés, je ne suis pas un ancien policier, pas un vétéran de l'armée – je n'ai même pas fait mon service militaire, je n'ai jamais tenu une arme de ma vie et je n'ai aucun contact à la préfecture. Je n'ai jamais fréquenté un seul policier. Je ne suis pas connu dans le milieu des détectives et je n'ai jamais résolu une seule enquête puisque celle-ci est ma première. Je suis arrivé ici complètement par hasard. Hier encore, l'homme qui allait devenir mon premier client était mon patron.

Je bossais comme employé quelconque, dans un obscur service administratif d'une banale multinationale. Un petit boulot comme je les accumulais depuis ma sortie de la fac, une vingtaine d'années auparavant. Le genre de travail que j'adorais, de ceux qu'on laisse dès qu'on quitte l'entreprise. Pas de responsabilités, rien d'important pour la survie de la société, le style de boulot peinard.

Il y a de cela une semaine, certains de mes collègues et moi-même dûmes subir une batterie d'examens écrits et de tests oraux. La direction cherchait une personne bien précise, répondant à

un profil spécifique pour « évolution significative dans le groupe Saint-Antoine, salaire motivant ». L'annonce typique du piège à con. Je le savais d'instinct, tout comme je pressentais la tuile qui allait me tomber sur le crâne. Passer les tests n'étaient pas obligatoire, mais fortement recommandé par la hiérarchie directe à grand renfort d'aboiements et de menaces à peine voilées. Le service des ressources humaines ayant déjà procédé à une présélection, les heureux élus, dont je faisais partie, étaient attendus « volontairement ».

Dans un groupe d'individus, quelle que soit la taille de ce groupe, il y a toujours un membre qui fait office de paratonnerre, un membre qui cumule toutes les galères protégeant ainsi le reste du groupe. Dieu m'ayant assigné ce rôle depuis toujours, ce fut donc tout naturellement que le lendemain, le responsable des ressources humaines me convoqua en souriant, moi qui ne demandais rien, pour me dire que j'avais pulvérisé tous les records sur les tests. Que je correspondais parfaitement au profil recherché. Que je ne pouvais pas refuser, le président l'avait exigé. Que j'étais viré avec effet immédiat. Que je devais rester chez moi et qu'on m'appellerait.

– Pourquoi accepterais-je d'être licencié sans motif ? protestai-je.

Le responsable du personnel croisa les mains sous son menton :

– Pour plusieurs raisons : d'abord vous avez passé avec brio tous les tests de réflexion, de logique et d'intelligence. Ensuite, nous voyons ça

pour vous comme une opportunité. Vous serez mieux payé, libre et indépendant.

Je comptai défendre chèrement la douce quiétude de mon petit boulot peinard :

– Je n’ai pas demandé à passer ces tests, encore moins à les réussir ! En plus, je ne demande pas à être mieux payé... Mon travail et mon salaire me conviennent très bien ! certifiai-je. J’aimerais qu’on me dise réellement pourquoi moi ? Votre histoire pue l’entourloupe à plein nez !

Son sourire s’élargit, me mettant immédiatement sur mes gardes. La pratique de dizaines de jobs temporaires m’avaient enseigné que quand un DRH vous sourit, vous êtes soit son supérieur hiérarchique soit mort dans les quinze secondes suivantes. Mon expérience était sans faille.

– Oh, vous voulez qu’on aille droit au but ? En toute honnêteté, je comprends parfaitement que votre travail vous plaise : absences à répétition et jonglage informatique avec la pointeuse pour les dissimuler. Votre temps de présence, je n’ose employer avec vous l’expression « temps de travail », est essentiellement dédié à une utilisation presque compulsive de la machine à café. J’ai même songé à une époque à faire rajouter « camomille » dans les boissons pour vous éviter un ulcère ! Ah, j’oublie aussi votre acharnement à jouer sur votre ordinateur ou à traîner sur Internet en attendant que la journée se termine. Dois-je maintenant évoquer la disparition de plusieurs éléments de matériel informatique dans des bureaux proches du vôtre ? La consommation de fournitures, qui est, chez vous,

onze fois supérieure à la moyenne des autres employés de cette entreprise ? Les plaintes que nous pourrions déposer pour vol ? Vous voulez que je sois franc ? Vous avez été sélectionné grâce aux tests, mais aussi parce que votre absence ne portera aucun préjudice à l'entreprise, bien au contraire. Vous avez été choisi car vous n'avez aucune attache, aucune famille. Vous n'êtes rien, Ferguson, juste un nihiliste de bas étage, un je-m'en-foutiste inutile à la société. Vous n'êtes rien, sauf pour le président Saint-Antoine qui a besoin de quelqu'un pour l'aider dans une affaire privée. Et pour Dieu sait quelles raisons mystérieuses, il semble penser que vous pourriez être capable de réussir une telle entreprise.

– Vous voyez, ça fait du bien d'être honnête, tentai-je pour faire bonne figure.

– Sortez d'ici me dit-il d'un ton las, restez chez vous et attendez que le téléphone sonne.

À peine sorti du bureau, le principal délégué syndical qui faisait les cent pas dans le couloir depuis le début de mon entretien me sauta dessus. Les infos allaient, comme d'habitude, à la vitesse de la lumière.

– Alors, se mit-il à vociférer, pourquoi t'es viré ? On est prêt à tout pour te défendre les camarades et moi !

– Prêt à tout ? demandai-je d'un faux ton plein d'espoir.

– Toujours, pour défendre un collègue injustement licencié ! répliqua le justicier qui sommeillait en lui.